Le 1er décembre 1994, la presse annonçait le suicide de Guy DEBORD. Il avait eu lieu la veille à Champot, en Auvergne. Le 1er décembre également, Jacques DELORS avait informé la direction du toujours risible Parti Socialiste qu'il renonçait à briguer la succession de François MiTTERRAND. Mais il ne l'annonça à la presse que le soir du 11 décembre.

La conjonction de ces deux événements est matière à sourire et à réflexion. En 1967, Guy DEBORD écrivait dans ***LA SOCIETE DU SPECTACLE*** :
« Le spectacle se présente comme une énorme positivité indiscutable et inaccessible. Il ne dit rien de plus que ***"ce qui apparaît est bon, ce qui est bon apparaît. »***

En 1979, il apportait à cette thèse une correction que lui inspirait l'évolution historique :

« La contradiction essentielle de la domination spectaculaire en crise, c'est qu'elle a échoué sur le point où elle était la plus forte, sur certaines plates satisfactions matérielles, qui excluaient bien d'autres satisfactions, mais qui étaient censées suffire pour obtenir l'adhésion réitérée des masses de producteurs-consommateurs. Et c'est précisément cette satisfaction matérielle qu'elle a polluée, et qu'elle a cessé de fournir. La société du spectacle avait partout commencé dans la contrainte, dans la tromperie, dans le sang ; mais elle promettait une suite heureuse. Elle croyait être aimée. Maintenant, elle ne promet plus rien. Elle ne dit plus : ***"Ce qui apparaît est bon, ce qui est bon apparaît".*** *Elle dit simplement : "****C'est ainsi.****" Elle avoue franchement qu'elle n'est plus, dans l'essentiel, réformable ; quoique le changement soit sa nature même, pour transmuter en pire chaque chose particulière. Elle a perdu toutes ses illusions générales sur elle-même. »*

Guy DEBORD allait un peu vite, puisque deux ans plus tard les Français gardaient encore leurs illusions et envoyaient à l'Elysée le roi des illusionnistes. Sous le règne de ce roi, cependant, les choses ont évolué comme le pressentait DEBORD. Et Jacques DELORS, l'autre soir, semblait avoir lu et compris (à sa façon) DEBORD.

Voilà ! J'ai publié un bouquin d'entretiens. Mes idées sur la société. Sur la décomposition. Mais je ne pourrai pas les appliquer. La société est bloquée. La décomposition trop avancée. Et moi même, je ne me sens pas trop bien. Je suis vieux, voyez-vous. Alors, salut.

Bref, **ce qui était bon disparaît, ce qui disparaît était bon.** Et, en effet, alors que depuis des années déjà nous déplorons la disparition d'un monde (de l'authenticité, de la vertu, de la probité, de la pureté de l'air, de l'eau et des moeurs, tout ça...), nous assistons ce soir en direct à la disparition d'un candidat qui est aussi la disparition d'un monde d'illusions.

La surprise était de taille. Celle-ci passée, les commentateurs ont analysé la prestation du disparu, les uns parlant de sa dignité, les autres de son pessimisme radical, d'autres encore du bon sens dont il avait fait preuve en se retirant. A quelque exception près, tous ces commentaires avaient été utilisés (ou auraient pu l'être) lors de la disparition de Guy DEBORD.

Pour ma part, je m'amuse à voir dans les apparitions récentes de Jacques DELORS comme un ironique et parodique hommage à la mémoire de Guy DEBORD : publication d'un livre, d'abord, qui est comme son *Panégyrique (L'unité d'un homme,* rien de moins, voyez-vous.) ; puis disparition publique du candidat : reste un homme qui assume déjà *"Cette mauvaise réputation "* qu'on ne tardera pas à lui faire.

C'est en effet ce que se sont empressés de faire des chroniqueurs anglais (mais nous le savons, ce sont de mauvais Français) et, quelques jours plus tard, François MITTERRAND lui-même : à leurs yeux, le disparu est un dégonflé, rien de plus.

Deux disparitions, donc, ont différemment intéressé la presse française en cette première quinzaine de décembre. Reste que l'une est plus définitive que l'autre.

« Même l'écriture critique du ***détournement*** *va connaître quelques tentatives de vulgarisation littéraire, avec "référence en fin de volume", il est vrai. Mais le volume du néant culturel d'aujourd'hui garantit une toute autre fin. »*

(IS 9, août 1964, p 10, L'absence et ses habilleurs)